Document généré le 5 août 2022 10:51

Cahiers de géographie du Québec

Articles

Les sept piliers de la géographie

Orlando Peña

Volume 32, numéro 87, 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/021978ar
DOI : https://doi.org/10.7202/021978ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Peña, O. (1988). Les sept piliers de la géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, *32*(87), 269–276. https://doi.org/10.7202/021978ar

Résumé de l'article

L'auteur procède à un examen critique de sept voies de cheminement de la géographie actuelle, depuis la géographie-description jusqu'à la géographie-spectacle. Cette démarche permet de constater l'état inquiétant de fluidité conceptuelle et méthodologique qui frappe la discipline.

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CAHIERS DE GÉOGRAPHIE DU QUÉBEC
Vol. 32, no 87, décembre 1988, 269-276

LES SEPT PILIERS DE LA GÉOGRAPHIE

par

Orlando PEÑA

Département des sciences humaines,
Université du Québec à Chicoutimi, Chicoutimi, Québec, G7H 2B1

RÉSUMÉ

L'auteur procède à un examen critique de sept voies de cheminement de la géographie actuelle, depuis la géographie-description jusqu'à la géographie-spectacle. Cette démarche permet de constater l'état inquiétant de fluidité conceptuelle et méthodologique qui frappe la discipline.

MOTS-CLÉS : Description, explication, application, sensibilisation, appareillage, loisir, spectacle, spatialité.

ABSTRACT

The Seven Pillars of Geography

The author draws a critical analysis of seven current disciplinary directions, from descriptive geography to the «geography-show». He notes that geography appears to be in a state of conceptual and methodological fluidity.

KEY WORDS : Description, explanation, application, equipment, leisure, show, space.

*

* *

Par le biais de ce «colloque transatlantique interactif», il nous est proposé de revisiter ensemble les vastes domaines de la géographie et de faire rapport sur leur état. Il y aurait eu, semble-t-il, des changements importants dans la discipline depuis une vingtaine d'années (pourquoi pas depuis le début des années cinquante, c'est-à-dire depuis la publication de l'article de Fred K. Schaefer sur l'exceptionnalisme en géographie ?) et on aimerait les évaluer. L'exercice n'est pas nouveau puisque régulièrement les géographes se posent des questions sur le passé récent et sur l'avenir de la discipline, en essayant apparemment d'exorciser ainsi les démons qui l'habitent..

La chose n'est pas mauvaise en soi parce qu'elle stimule la réflexion et empêche l'« instrumentalisation » outrancière de la géographie et des géographes. Nous ne devrions cependant pas trop espérer d'un tel débat qui n'apportera pas la réponse finale et globale à nos inquiétudes. Il pourrait toutefois aider à préciser quelques caractéristiques de la géographie actuelle et, ce faisant, lui permettre de poursuivre ses cheminements.

Car il s'agit, bel et bien, de plusieurs voies ou modalités de cheminement qui, si elles n'étaient pas devenues simultanées et concurrentielles, auraient pu atteindre des dimensions paradigmatiques (dans le sens suggéré par Thomas S. Kuhn dans son analyse sur la structure des révolutions scientifiques). Dans les faits, chaque moment du cheminement de la géographie a la vie longue et refuse de céder sa place aux nouveaux venus : à preuve, la persistance de la tradition idiographique dont, périodiquement, de respectables revues de géographie se font les courroies de transmission.

Nous sommes donc confrontés à une discipline à visages multiples où, bien que le centre d'attention soit toujours le même (l'espace géographique sous toutes ses formes), les techniques d'analyse et les manières de présenter les résultats sont essentiellement diversifiées. C'est à ces deux niveaux que nous pouvons mieux reconnaître la pluralité de la géographie, une pluralité qui, tout en stimulant un renouvellement constant de l'intérêt qu'on lui porte, lui confère un certain vernis d'ambiguïté et de fragilité épistémologique que d'aucuns mettent volontiers en évidence.

Étant donné qu'il n'y a pas qu'un seul visage de la discipline, c'est l'existence parallèle de plusieurs façons de faire la géographie qu'il faudra prendre en considération. Ces façons, cheminements ou visages géographiques sont au nombre de sept (tels les fameux « piliers de la sagesse » de Lawrence d'Arabie). Dans un premier groupe, nous pourrions retrouver les piliers les plus traditionnels, ceux dont les géographes se sont souvent réclamés : la géographie-description, la géographie-explication et la géographie-application. Puis, dans un autre groupe, il y a ceux qui sont plus nouveaux et que l'on essaie actuellement de consolider : la géographie-sensibilisation, la géographie des appareils, la géographie-loisir et la géographie-spectacle.

LES PILIERS TRADITIONNELS DE LA GÉOGRAPHIE

Malgré le risque d'« enfoncer des portes ouvertes », il est bon d'insister sur l'intérêt que les géographes portent depuis belle lurette aux travaux de description et d'explication des événements à caractère spatial, ainsi qu'à l'application éventuelle des connaissances qui en découlent.

La *géographie-description* est, en effet, enracinée dans l'histoire ancienne de la géographie, bien que tous s'entendent pour dire que son expression la plus achevée ne remonte qu'au XIXe et au début du XXe siècles. Dans une vision critique de la conception idiographique et régionale, qui n'est qu'une autre dénomination (élégante) pour cette géographie-description, on a beaucoup reproché aux géographes français d'avant 1950 (et même d'après) les faveurs qu'ils lui ont accordées. Ils n'ont cependant pas été les seuls à avoir privilégié une telle approche : Alfred Hettner en Allemagne et Richard Hartshorne aux États-Unis (pour ne nommer qu'eux) ont beaucoup fait également pour asseoir le caractère exceptionnel de la géographie ainsi que l'unicité des phénomènes qu'elle étudie.

Ce fut justement en réaction à ce prétendu exceptionnalisme de la géographie que Schaefer prépara l'article précité et que certains identifient comme étant l'un des points de départ de la « nouvelle géographie » (Capel, 1981). La recherche de lois spatiales qui caractérise cette nouvelle géographie ne peut pas se faire sans passer par l'analyse explicative des phénomènes attirant son attention. C'est la *géographie-explication* qui va ainsi de l'avant, avec une connotation scientifique que ses tenants refusent, par contre, de reconnaître à la géographie-description.

Toute l'étude que nous avons faite ailleurs (Peña et Sanguin, 1986) sur les concepts et les méthodes de la géographie a été réalisée dans la perspective de la géographie-explication et nous n'abonderons plus dans ce même sens. Malgré les commentaires critiques voulant que celui-ci ait été un choix théorique plutôt vieillot (ce ne serait finalement que l'adaptation à la géographie d'une « démarche scientifique universelle issue du positivisme et du rationalisme du XIXe siècle »), nous continuons à croire qu'il s'agit d'une conception de la méthode géographique qui reste encore fort valable et sur l'utilité de laquelle il faut toujours insister.

La simple lecture du court texte nous invitant à participer à ce colloque ou une révision plus poussée de la littérature géographique publiée tout au long des dernières décennies nous confirme dans l'idée que la grande coupure dans l'histoire de la géographie contemporaine est celle du passage de l'approche descriptive à l'approche explicative. La géographie « a cessé d'être une simple histoire naturelle des paysages et des organisations régionales. Elle cherche, désormais, à démontrer les mécanismes qui régissent les répartitions des groupes humains, de leurs activités et de leurs œuvres » (Claval, 1982).

Ceci dit, notre examen des autres « piliers » de la géographie devrait faire en sorte que l'alternative méthodologique et conceptuelle représentée par la géographie-explication apparaisse comme la plus cohérente et, surtout, la plus solide entre toutes. Ce qui n'empêche pas, bien au contraire, qu'elle soit aussi, en même temps, l'une des approches les plus maltraitées par les artisans de la discipline. Une partie importante de ce mauvais traitement prend ses sources chez les géographes dits professionnels, c'est-à-dire ceux qui ont décidé de faire de la géographie une pratique professionnelle dans le sens strict du mot. C'est tout le problème de la *géographie-application* qui est ainsi posé : un problème auquel les organismes et les politiques (universitaires) de formation de géographes pour le marché capitaliste du travail ne sont pas du tout étrangères.

En effet, tant que la géographie resta une discipline d'intérêt principalement académique, liée à l'enseignement et à la connaissance générale du monde, elle put voguer plus ou moins tranquillement sur les seules eaux de la description (parfois bucolique) et, plus tard, de l'explication (souhaitons-le, scientifique). Mais les fonctions d'application de la géographie ne pouvaient plus rester au stade d'une formulation purement implicite. Celle qui n'était qu'une discipline au service des gouvernants et des états-majors, selon l'opinion d'Yves Lacoste (1985), est finalement devenue un instrument d'application plus global pouvant aider à rectifier les incongruités et dysfonctions spatiales existantes. Cette réorientation des relations de la géographie avec la société est également assez récente. Chez les géographes francophones, elle marque l'éclosion des grandes opérations d'aménagement du territoire. Chez les géographes anglo-saxons, elle accompagne les analyses de localisation industrielle et les études d'impact sur l'environnement, pour ne citer que quelques-uns de ses usages.

Nous avons déjà soutenu que l'application de la géographie est la conséquence normale d'une démarche méthodologique rigoureusement scientifique, à caractère

nomothétique, suivant laquelle notre discipline, équipée de théories, de modèles et de lois, peut nous aider à déterminer ce qui se passe dans le monde et à prendre des décisions reliées aux changements nécessaires pour l'améliorer. Ce continuum entre la théorie et la pratique géographiques n'est cependant pas toujours bien apprécié. Il y en a qui parlent même d'une opposition (quasi) irréductible entre les deux termes.

Les praticiens de la géographie (de quelle géographie ?... quels praticiens ?) sont habituellement les plus critiques vis-à-vis un tel rapport, en proclamant publiquement leur mépris pour les « théoriciens » de la discipline. Cette attitude, qui n'a pourtant jamais été clairement justifiée, a fini par entraîner certaines associations de géographes à revêtir des habits « professionnels », en croyant ainsi gagner en visibilité et en crédibilité. C'est pourquoi, pas plus tard qu'en 1985, l'Association des Géographes du Québec est devenue l'Association professionnelle des Géographes du Québec, tandis qu'en 1983, l'Association canadienne des Géographes lançait le premier numéro de sa *Géographie appliquée* (*The Operational Geographer*) en complément, ou concurremment, à sa publication plus traditionnelle et mieux connue : *Le Géographe canadien*. Ou encore, afin d'être plus attrayants, les programmes universitaires de géographie se mettent-ils à la mode en s'affublant d'appelations magiques du genre « planification territoriale », « évaluation des ressources naturelles » ou « géographie et aménagement ».

Nous ne pensons pas qu'un tel « revirement », même s'il ne s'agit en réalité que de maquillage, soit nécessaire pour que les géographes soient acceptés comme des « véritables interlocuteurs face aux acteurs sociaux ». Il suffit d'aller à fond dans l'exploration des avenues méthodologiques et conceptuelles de la géographie scientifique pour y trouver des assises solides aux besoins d'application de la discipline, et la mettre ainsi ouvertement au service de la communauté.

LES « NOUVEAUX » PILIERS DE LA GÉOGRAPHIE

Sans rejeter complètement les approches plus traditionnelles, quelques collègues géographes suggèrent aujourd'hui d'autres avenues afin de mieux « vendre » notre discipline ou, tout simplement, pour la faire profiter davantage des opportunités qui s'offrent à elle aujourd'hui.

C'est ainsi que la critique sociale se « spatialise » et génère une espèce de *géographie-sensibilisation*. Étant donné que dans notre vision (schématique) de la discipline, il y a enchaînement des instances de théorisation, analyse et explication pour, ensuite, déboucher sur une éventuelle application, on peut se demander s'il reste encore de la place pour la critique de la société. En d'autres mots, il s'agit de savoir s'il y a compatibilité entre notre schéma de base et cette « géographie-sensibilisation ». Dès le moment où nous croyons fermement à la finalité sociale de la géographie et où nous reconnaissons que son objectif principal est la rectification des incongruités et des dysfonctions spatiales menaçant la qualité de la vie des sociétés humaines, notre réponse ne peut être qu'affirmative.

Mais nous croyons également que, dans la mesure où un discours de sensibilisation spatiale — ou de « géographie critique », dans l'optique de Milton Santos (1984) — n'est pas fondé sur des considérations analytiques sérieuses et bien étayées, sa capacité de pénétration reste très limitée. Pis encore, il rend un maigre service à la géographie en la coupant des sources scientifiques qui représentent sa seule véritable force d'argumentation. Et si un discours prétendument géographique manque de crédibilité, c'est toute la géographie qui en fait les frais.

Personne ne nie aux géographes leur droit (et même leur obligation) à s'exprimer en tant que citoyens sur les problèmes de la société. Mais, dès que ces prises de position font appel à la discipline qui nous fait vivre, il est nécessaire qu'elles démontrent clairement leur filiation conceptuelle et méthodologique avec la géographie. Autrement dit, discernons d'abord les aspects géographiques des problèmes sociaux, critiquons-les par la suite et proposons finalement des solutions propres à cette pensée. Mais ne tirons pas sur tout ce qui bouge dans la scène sociale sous prétexte que tout peut être interprété à travers une grille d'analyse spatiale, ce qui nous autoriserait à opiner d'une façon critique sur chacun des aspects de la vie en société. Soyons plus exigeants envers nous mêmes lorsqu'il s'agira de faire la lecture géographique des grandes mutations actuelles pour ne pas nous tromper de cible et, surtout, pour ne pas abîmer la géographie en l'utilisant comme arme dans une lutte qui n'est pas la bonne.

Cette faiblesse de certains « géographes-critiques » au niveau de leur capacité de « lecture géographique du monde » (pour utiliser encore ce vocable qui nous semble fort approprié dans le cadre d'une éventuelle redéfinition de la discipline), nous l'appréhendons également chez ceux qui ont choisi de s'appuyer sur le cinquième pilier de la géographie, soit la *géographie des appareils*. Le problème majeur c'est qu'ici la fin est trop souvent confondue avec les moyens, et que les techniques instrumentales l'emportent carrément sur les concepts. Il est symptomatique, par exemple, que la *Revista Geográfica de Valparaíso* ait publié dans une demi-douzaine de numéros consécutifs (entre 1977 et 1982) une série d'articles traitant quasi exclusivement des aspects techniques de la télédétection (la radiométrie appliquée à la reconnaissance des signatures spectrales, l'interprétation automatique des documents satellitaires, des expériences dans l'infrarouge photographique...). Par contre, ce qui est assez paradoxal, l'un des derniers numéros (de février 1987) de la *Revue canadienne de génie civil* fait état d'un important travail, à caractère nettement plus géographique, sur le potentiel de la télédétection spatiale pour l'étude du milieu urbain.

Indéniablement, les progrès des technologies utilisables dans les recherches géographiques ont devancé — dans plusieurs cas — les efforts de réflexion fondamentale que les sujets mêmes desdites recherches auraient dû générer. Ce que l'on voit dans le domaine de la télédétection est également perceptible dans ceux de la cartographie et du traitement informatisé des données numériques. Des nouveaux champs de formation et de spécialisation voient ainsi le jour : la cartomatique, le traitement numérisé des images, la gestion informatisée des ressources naturelles... L'ancien géographe-cartographe continue à dessiner des cartes, à l'aide d'instruments de plus en plus sophistiqués. L'analyste de l'information géographique dépasse le travail manuel pour devenir expert dans la manipulation d'ordinateurs de plus en plus puissants. Le spécialiste en télédétection regarde son objet d'intérêt avec une précision grandissante (une meilleure résolution spatiale au sol, devrait-on dire). C'est très bien !... Mais, au-delà du gadget, qu'est-ce qu'il en reste ? A-t-on choisi la seule bonne voie pour s'engager dans le processus de production de nouvelles connaissances géographiques ?

Rien ne prouve jusqu'ici que l'amélioration évidente que l'on peut constater au niveau de l'appareillage technique ait débouché sur une modification positive de la conceptualisation géographique. Ou que la méthode de recherche scientifique en géographie ait subi une transformation notable grâce à l'introduction des nouvelles techniques d'obtention et de traitement de l'information[1]. Par contre, substituant parfois les moyens aux fins, la géographie des appareils a pu créer une certaine confusion conceptuelle chez les géographes, ainsi que, et surtout, chez les étudiants et

chez les non-géographes. De la même manière que, pour d'aucuns, la carte représentait jadis la géographie, aujourd'hui il y a risque que l'image-satellite ou un « listing » d'ordinateur jouent le même rôle, avec les mêmes fâcheuses conséquences, et pour la discipline et pour ceux qui la pratiquent.

C'est un risque semblable que l'on court lorsque la géographie devient synonyme, dans certains esprits, de vie en plein air, de voyages tous azimuts, d'exploration aventurière... Malgré le précédent illustre d'un Alexander von Humboldt, *Les Grands Explorateurs* ne font pas, à notre connaissance, de la géographie. L'ennui c'est que cette *géographie-loisir* alimente à l'occasion un discours pédagogique qui déplace le centre de gravité de l'enseignement de notre discipline de la tête aux extrémités inférieures : « La géographie s'apprend par les pieds... » et nous voilà lancés (avec ou sans étudiants à nos côtés, dans le pays ou à l'étranger) dans des travaux de terrain dont la pertinence géographique n'est pas toujours évidente. Une fois de plus, les moyens peuvent l'emporter sur les fins, si la rigueur méthodologique fait défaut.

Il y a, enfin, le septième « pilier », celui représenté par une certaine *géographie-spectacle*[2] qui gagne graduellement du terrain et dont les manifestations les plus connues sont les grands congrès de géographie. D'une façon de plus en plus fréquente, un nombre de plus en plus grand de géographes se réunissent pour discuter de sujets de plus en plus variés. À une échelle plus modeste, la géographie-spectacle est aussi celle des conférences de presse, des émissions radiophoniques, des entrevues, des déclarations publiques, des lettres ouvertes (ou, au moins, des lettres au directeur) dans les journaux... C'est une pratique digne d'encouragement si l'on songe à la promotion de la discipline. Sauf que, parfois, ces mêmes lettres au directeur servent à fair passer des examens dans certains cours universitaires de géographie. Ou bien, les entrevues radiophoniques prennent le pas sur les communications scientifiques que l'on est en droit d'attendre de la part des géographes dans le cadre des réunions « savantes ». Le « spectacle » occupe ainsi la place d'activités plus sérieuses et transcendantes dans le processus de formation des géographes et dans la progression de la géographie.

CONCLUSION

Le but ultime de cet examen de la géographie, expressément caricatural par endroits, est de montrer que, malgré les grands changements vécus dans et par la discipline pendant ces dernières décennies, elle se retrouve encore dans une situation de fluidité interne pour le moins inquiétante. En exagérant à peine, on peut dire qu'en géographie à peu près n'importe qui peut faire à peu près n'importe quoi. On voit, et non seulement dans le Tiers-Monde de la géographie, que des sociologues, des spécialistes en relations industrielles (sic), des agronomes, des architectes, etc. font de la géographie. Et on voit également les géographes empiéter allégrement dans les plates-bandes des autres...

Faute d'une véritable réflexion épistémologique, commune et approfondie ; faute d'une plus grande rigueur méthodologique ; faute d'un encadrement pratique et déontologique plus sévère de la part de nos corporations professionnelles, la géographie ne cesse de divaguer à travers des territoires aux contours et aux contenus mal définis. La où cet état des choses est en train de créer les problèmes les plus graves est dans le domaine de la formation scolaire des nouveaux géographes. Les fantaisies qui caractérisent aujourd'hui quelques programmes universitaires en sont une preuve, et ce

malgré les avertissements que d'autres collègues (et non les moindres) ont déjà formulés. Ronald J. Johnston, par exemple, se servait des termes suivants pour dénoncer « l'anarchie » prévalant dans les départements de géographie des universités britanniques au milieu des années soixante-dix : « We want to teach and research what we like, how we like, because we like, and nobody can tell us that it won't be beneficial in the long run » (Johnston, 1976).

C'est dans ce contexte que « le syndrome de la discipline-carrefour » prend toute sa gravité : parce qu'on est à cheval entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme, tout peut se passer et tout peut s'accepter en géographie. Or, la véritable personnalité de la géographie devrait se dessiner avec des traits plus nets et précis : la « spatialité », la capacité de lecture géographique du monde, les objets spécifiquement géographiques... tout cela existe et permet que la géographie existe, elle aussi. Il n'est déjà plus question de justifier l'existence de la géographie et des géographes sur une base purement intuitive et volontariste. C'est pourquoi nous hésitons tant à endosser des propos tels ceux exprimés récemment par le rédacteur de *La Géographie appliquée* :

> « Perhaps the "spatial sense" is a "sixth sense" that only geographers possess... We need to believe in ourselves as a unique group of people. Reflect on that uniqueness. Emphasize what you CAN do better than others. Consider what you LIKE to do that is different from non-geographers friends and colleagues. *One can be assured that it is what we like to do and what we can do well which designates us as geographers* » (Limbird, 1987) (c'est nous qui soulignons).

À notre avis, les bons vœux dans ce genre, aussi sincères soient-ils, ne doivent point cacher la nécessité d'appliquer des normes strictes et universelles aux processus de formation et d'exercice professionnel des géographes. Il faut, entre autres choses, faire un effort systématique et collectif pour apprendre à bien « penser l'espace », démarche dans laquelle les balises ne manquent pas. Les publications en géographie et sur la géographie n'ont jamais été aussi abondantes et variées. Les échanges directs sur le sujet n'ont jamais été aussi fréquents et diversifiés. Il suffit donc de savoir en profiter. Tant et aussi longtemps que la communauté géographique toute entière n'agira pas de la sorte, notre réponse à la question « Les géographes ont-ils jamais trouvé le Nord ? » (Bailly et Racine, 1978) sera malheureusement toujours négative...

NOTES

[1] Nous avons besoin d'apporter ici une précision au sujet de « l'outil mathématique », nécessaire selon Dauphiné (1980) à la vérification des hypothèses scientifiques. Il est évident que l'ordinateur constitue une aide de plus en plus précieuse pour les géographes. Ce n'est toutefois pas l'ordinateur en tant que tel qui est à la base des changements qualitatifs dans la recherche géographique, mais l'utilisation croissante et éclairée des nouvelles techniques statistiques pouvant aider à la formalisation de certains problèmes — via les modèles « géo-mathématiques », par exemple — et permettant ainsi à la géographie d'entrer d'un pied plus ferme dans le domaine de la prospective (Guigo, 1983).

[2] La définition proposée ici diffère de celle déjà avancée par Y. Lacoste (1985).

SOURCES CITÉES

BAILLY, A.S. et Racine, J.B. (1978) Les géographes ont-ils jamais trouvé le Nord ? Questions à la géographie. *L'Espace Géographique*, VII (1) : 5-14.

CAPEL, H. (1981) *Filosofía y ciencia en la geografía contemporánea*. Barcelona, Barcanova, 509 p.

CLAVAL, P. (1982) Les grandes coupures de l'histoire de la géographie. *Hérodote*, 25 : 129-151.

DAUPHINÉ, A. (1980) Démarches et mathématiques en climatologie. *Bulletin de l'Association des Géographes français*, 57 (468) : 139-144.

GUIGO, M. (1983) Géographie physique, statistique et informatique. *Annales de Géographie*, 92 (511) : 268-283.

JOHNSTON, R.J. (1976) Anarchy, Conspiracy, Apathy : the Three "Conditions" of Geography ». *Area*, 8 (1) : 1-3.

LACOSTE, Y. (1985) *La géographie ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Édit. La Découverte, 216 p., (3e édition).

LIMBIRD, A. (1987) From where do we come, to where do we go ? *La Géographie appliquée*, 12 : 5-6.

PEÑA, O, et SANGUIN, A.L. (1986) *Concepts et méthodes de la géographie*. Montréal, Édit. Guérin, 177 p.

SANTOS, M. (1984) *Pour une géographie nouvelle. De la critique de la géographie à une géographie critique*. Alger/Paris, Office des publications universitaires/Publisud, 188 p.